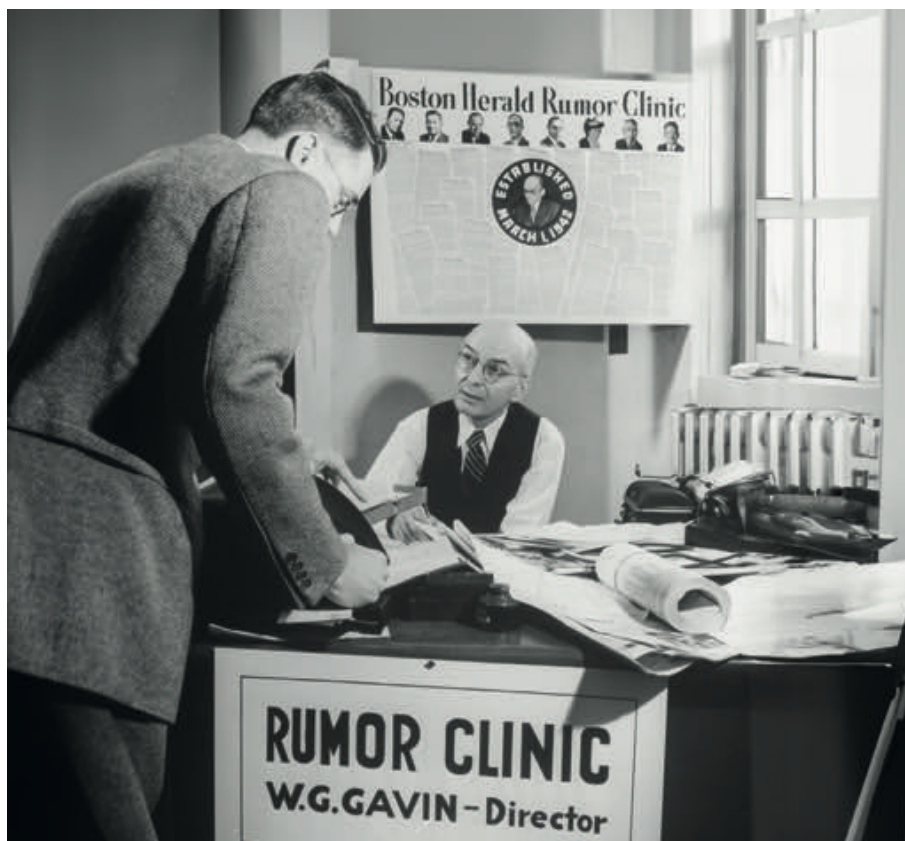


Pascal Froissart

L'INVENTION DU FACT-CHECKING

Enquête sur la « Clinique des rumeurs »
Boston, 1942-1943



Pascal Froissart

L'invention du fact-checking

Enquête sur la
« Clinique des rumeurs »
Boston, 1942-1943



ISBN 978-2-13-084728-1

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2024, octobre

© Presses Universitaires de France/Humensis, 2024
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

La boîte numéro cinq

Quand je suis arrivé à Boston, j'avais dix jours devant moi et pas un moment à perdre : j'ai foncé à la bibliothèque municipale où étaient conservés les seuls exemplaires sur microfilm de la rubrique qui était le centre de mon enquête sur la rumeur. J'avais parcouru en effet 6 000 km, de Paris à Boston, pour lire à toute allure des pages et des pages d'un quotidien, le *Boston Herald*, pour la simple raison que la rédaction du journal n'avait répondu à aucune de mes demandes et qu'il n'existait aucune copie numérique.

Me voilà au pied du mur : dans un coin de l'immense salle de lecture, superbe et imposante comme le sont souvent les bibliothèques américaines du XIX^e siècle, m'attendait un poste de lecture de microfilms, un personnel discret et amusé de mes demandes (j'avais 72 bobines à parcourir), et – miracle – un numériseur. Voilà qui allait me faciliter la tâche : je pus dépouiller le mois de mars 1942, puis avril, etc., jusqu'au mois de décembre 1943 ; chaque fois que je voyais apparaître le titre de la rubrique consacrée au contrôle de la rumeur, chronique hebdomadaire dont je ne savais pas grand-chose mais dont je voulais comprendre le fonctionnement, je cliquais sur le bouton « Scan » et enregistrerais à toute allure, page après page.

L'invention du fact-checking

Je n'avais pas le temps de lire ce que je numérisais. Le temps gagné à numériser automatiquement les microfilms du *Boston Herald* me permettait de me ruer dans la ville voisine de Cambridge, devenue désormais un quartier de Boston, où se trouve l'université Harvard. Le cœur battant (oui, on peut être chercheur en sciences sociales et sensible aux lieux, aux histoires, à la matérialité de la recherche), je me fis établir une carte pour accéder au centre d'archives universitaire. Qu'allais-je y faire ?

Je savais qu'un des professeurs de l'université, Gordon W. Allport, y avait écrit l'un des tout premiers ouvrages sur la rumeur, *The Psychology of Rumor*, en 1947. Entre l'année 1942 pour la rubrique du *Boston Herald* et l'année 1947 pour le livre, les deux évènements n'étaient pas très lointains, et tous deux avaient eu lieu dans la même ville. Était-ce un hasard ? Y avait-il un rapport entre le *Boston Herald* et l'université Harvard, entre un petit journal local et une grande université ? Cela paraissait mince, mais c'est ce que je voulais découvrir. C'était d'autant plus intrigant que le livre d'Allport était très renseigné sur cette rubrique, y consacrait une quinzaine de pages, et qu'il constituait l'une des seules sources dignes de confiance sur le sujet.

Dans la salle des archives de l'université Harvard, grande pièce souterraine à côté de l'imposante bibliothèque en brique rouge et colonnades, je demandais donc les archives personnelles de Gordon W. Allport, que ses héritiers avaient eu l'intelligence de déposer après sa mort. On m'apporta plus de quarante-huit boîtes d'archives à explorer, des brouillons, des articles, des listes d'étudiants. Et je n'avais toujours que dix jours. Mais ce qui m'attirait à m'en aveugler, c'était la boîte numéro cinq... Pas étonnant, vu son nom : « HUG 4118.60 – Box 5 : Notes, "Rumor file", tape recording ». « *Rumor file* », c'est-à-dire le « dossier

La boîte numéro cinq

rumeur ». Si je voulais en savoir davantage sur la rédaction du livre paru en 1947, c'était là qu'il fallait chercher. Sans doute y aurait-il les épreuves du livre, peut-être quelques notes personnelles.

J'étais bien en deçà. À peine ouverte, la boîte avait laissé échapper une liasse imposante de vieux papiers, jaunis et cassants, de longueur et de largeur variables, qui ne ressemblaient en rien à des papiers de bureau. Je vis aussitôt le titre *Rumor Clinic* imprimé avec la typographie de l'époque, et je reconnus des coupures de journaux. Je jubilai. Il y avait donc un lien. En y regardant mieux, je m'aperçus que les articles étaient imprimés sur du papier dont le verso était vierge. Des épreuves avant publication, des morasses comme on dit dans le métier ! Dans les archives d'un professeur de psychologie ? Décidément étrange, mais je n'étais pas au bout de mes surprises.

Je passai la main au fond de la boîte, j'en ressortis quelques fascicules dactylographiés et plusieurs rapports. L'un datait de 1942 : surmonté de la mention « *Intelligence Report* » et barré d'un immense « *Confidential* » à l'encre rouge, il émanait de l'Office of War Information, le Bureau d'information de guerre, un organe de propagande. Un autre datait de 1952 : siglé « *Restricted* » à deux reprises sur la couverture, il provenait de l'Office of Naval Research, le Bureau de recherche de la marine. Je me mis à sourire tout seul au milieu des autres chercheurs occupés à dépouiller fébrilement leurs propres trésors. Voilà que mon enquête virait au roman d'espionnage, avec un professeur de psychologie collectionneur de coupures de presse sur les rumeurs pendant la guerre, avec la présence de rapports secrets dans ses archives, dont certains avaient été placés là plusieurs années après la publication de son unique livre sur le sujet...

L'invention du fact-checking

L'enquête dans les archives d'Harvard tenait ses promesses. Je sortis mon appareil photo (pour être honnête, je le remplaçai rapidement par mon téléphone, plus rapide, moins bruyant) et commençai par les morasses évidemment. C'était une tâche délicate, tant le papier journal, vieilli, s'effritait au moindre mouvement. Je photographiai les rapports, page après page, puis une partie de la correspondance qui pouvait se rapporter au sujet. Je terminai par la thèse de doctorat d'un étudiant de Harvard, dont je savais qu'il avait publié un article scientifique en 1944 où il évoquait également la rubrique du *Boston Herald*.

Il me fallait bientôt reprendre mon avion pour rentrer en Europe. Je voulus tout de même tenter une dernière chose. J'envoyai un courrier électronique à un collègue du Boston College avec qui j'avais été en relation quand je cherchais, depuis Paris, des documents sur la seule journaliste ayant participé à l'aventure de cette rubrique et dont le nom avait été rendu public. Quelques mois plus tôt, j'avais demandé à ce confrère s'il pouvait m'envoyer un document scientifique que je pouvais citer dans mes propres travaux, et il m'avait répondu par la négative, en expliquant qu'il mettait la dernière main à un manuscrit pour les Presses de l'université Harvard, et que tout s'y trouverait. Ça ne m'arrangeait guère, et je m'apprêtais à oublier cette source.

Mais la réponse du collègue arriva, amène et charmante : pourquoi ne voudrais-je pas le rencontrer au Boston College ? Quand j'ai commencé cette enquête, j'étais loin de me douter que j'en viendrais un jour à discuter avec un chercheur en col romain (oui, par ailleurs, il était jésuite), un verre de *gin tonic* à la main, extrêmement fort (il m'avait resservi car il trouvait que le mélange entre le *tonic* et le gin n'était pas assez américain), dans un fauteuil en cuir de la salle de détente des professeurs du College. Et me voilà en train de

La boîte numéro cinq

lutter contre la montée de l'ivresse, car j'étais là pour des motifs purement professionnels, et à échanger avec mon hôte sur la vie d'une journaliste irlandaise morte en 1944, connue pour son engagement antiraciste à un moment où la plupart des catholiques regardaient ailleurs. La conversation se déroulait comme dans un film de genre : il ne me donnait une information que si je lui en livrais une, et je ne lui parlais de mes découvertes que s'il mentionnait les siennes. L'esprit embrumé, nous fîmes finalement le constat que nous étions tous les deux au même point : on ne savait pas grand-chose, les archives d'une journaliste ne sont pas conservées comme celles d'un professeur d'université, celles-ci avaient probablement disparu et, si l'opération sentait bon les services secrets (mon interlocuteur avait publié un ouvrage sur le Vatican et les services secrets, il savait de quoi il parlait), la rubrique ne semblait pas en être une émanation directe.

Après un solide repas pris dans le réfectoire, mon hôte m'invita à une promenade postprandiale dans le parc, dans la plus pure tradition britannique. Gentiment, il me présenta à tous ses collègues que nous croisions, et à l'un de ceux qu'il me désigna comme le plus proche, il confia : « Je te présente un chercheur français, probablement celui qui, dans le monde entier, comprend le mieux le sens de mes recherches. » Le *gin-tonic* y était peut-être pour quelque chose, mais j'avais le sentiment d'avoir gagné des galons.

INTRODUCTION

Lutter contre la rumeur

En 1942, quelques semaines après l'entrée en guerre officielle des États-Unis, les Américains découvrent avec effarement qu'ils sont exposés à un danger nouveau, une menace sourde, une bombe à retardement posée à même le sol national. En ouvrant leur quotidien ou leur magazine, les lecteurs découvrent que les rumeurs les menacent désormais, que les rumeurs sont partout, que les rumeurs sont incontrôlables, et surtout que l'on peut et qu'il faut *lutter contre* les rumeurs.

Pour le moment, seul un quotidien de Boston, le *Herald*, semble saisir l'importance du sujet. Fondé en 1846, le *Boston Herald* est l'un des plus anciens quotidiens des États-Unis et l'un des plus conservateurs. C'est l'un des plus réputés aussi car il est auréolé de deux prix Pulitzer, obtenus l'un en 1924, l'autre en 1927 ; il en recevra six autres dans le futur. Le journal a changé plusieurs fois de nom (*The Boston Herald*, *The American Traveler*, *The Boston Herald Traveler...*) et de bâtiment (l'immeuble occupé par la rédaction en 1942 n'existe plus aujourd'hui) au gré d'achats de concurrents et de fusions. Il a connu de nombreux propriétaires dont William R. Hearst et Rupert Murdoch ; survivant à toutes les avanies, il est depuis 2018 la propriété d'un groupe financier spécialisé dans la presse, Digital First Media.

L'invention du fact-checking

Le *Boston Herald* est un quotidien à faible tirage. Quand on le compare à ses concurrents (les *Post*, *Record*, ou *Globe*), le *Boston Herald* n'est en 1942 que le quatrième quotidien en nombre d'exemplaires, 125 000 copies le matin, et 225 000 copies le soir sous le nom de *Boston Traveler*¹. Il publie également une version dominicale, le *Boston Sunday Herald*, dont le tirage est également très inférieur à celui de la concurrence. Pour autant, le *Herald* est réputé pour ses « coups ». L'année précédente, en 1941, il a fait grand bruit en recrutant le journaliste sportif le plus cher de l'époque et en rentabilisant l'investissement en quelques semaines grâce à une embellie des ventes².

Le *Boston Herald* n'a donc pas réellement surpris quand il est parti, seul contre tous, à l'assaut des rumeurs de guerre, ou plus exactement contre les « rumeurs lancées par les propagandistes ennemis ». Le 28 février 1942, le journal annonce en « une » le lancement dès le lendemain d'une nouvelle chronique hebdomadaire destinée à lutter contre le fléau. Le nom claque : « *The Rumor Clinic* ». La mission n'est pas moins surprenante, et longuement décrite : d'abord offrir un antidote au poison de la rumeur (« un antidote contre les empoisonneurs et les traîtres », est-il écrit) ; ensuite exterminer la rumeur (« le comité d'experts du *Herald Dimanche* va afficher les rumeurs, les examiner et les exterminer ») ; enfin, ce qui revient au même, pulvériser la rumeur (« La Clinique des rumeurs utilisera son pistolet pulvérisateur sur une série de rumeurs particulièrement surprenantes et perverses »)³. Le ton est trouvé : mi-sérieux quand on parle d'un « comité d'experts » et d'un « comité de salut public », mi-décontracté puisque l'article est accompagné d'une illustration presque drôle où l'on voit un homme à grande bouche parler à une femme

Introduction

à grandes oreilles sous le regard interloqué d'une petite fille à grands yeux.

À l'époque comme aujourd'hui, le terme de « clinique des rumeurs » a intrigué. En témoignent les précautions typographiques et verbales qui entourent l'emploi des termes : ici, dans le premier article, le syntagme est entouré par des guillemets (« *Rumor Clinic* »). C'est également le cas dans d'autres articles publiés ailleurs. On voit apparaître des signes qui marquent la distance : ainsi le 7 juin 1942 lit-on dans le *Seattle Daily Times* un article intitulé « La "Clinique des rumeurs" affairée » ; le 27 août 1942, dans le *Kansas City Star*, « Une "Clinique des rumeurs" ouvre le feu » ; le 9 octobre 1942, dans le *Omaha World-Herald*, « Éloge de la "Clinique des rumeurs" ». À chaque fois, les paires de guillemets indiquent que l'expression n'est pas passée dans le langage courant. Les précautions verbales dureront encore longtemps. Plusieurs mois plus tard par exemple, le 15 octobre 1942, un député relate l'expérience du *Boston Herald* à la tribune du Congrès ; il l'affuble aussitôt de l'expression « *so-called* » (soi-disant, dénommée), à deux reprises en quelques minutes :

M. le Président. [...] J'incite respectueusement les sénateurs qui n'ont pas encore eu l'occasion de lire l'article, à le faire. Il montre comment la ville de Boston s'est engagée, par le biais d'une dite clinique des rumeurs, à traquer et à dissiper les rumeurs qui ont, me semble-t-il, un effet désastreux sur notre programme de guerre. J'entends que de telles cliniques de rumeurs sont ou seront développées dans d'autres villes⁴.

Parfois même, enfin, l'étrangeté est telle que les deux procédés, guillemets et précautions verbales, sont de mise : « une dite "clinique des rumeurs" », dit curieusement un journal de l'époque⁵. Bref, on le voit, l'expérience

L'invention du fact-checking

est belle et intéressante, mais elle surprend et demande explicitation.

Quant à traduire le terme en français, seuls les quotidiens québécois y sont confrontés (en tout cas, à cette période-là⁶), et ils vont au plus simple, en parlant de « clinique des rumeurs » (*La Presse*, 1^{er} août 1942)⁷, quitte à ajouter au passage un pluriel au terme « rumeurs » qui n'existe pas en anglais.

Pour finir sur la singularité du terme « clinique », marqué par le monde hospitalier, il faut préciser que son originalité n'est pas totale : les cliniques des rumeurs évoquent certes les cliniques médicales, mais aussi les nombreux ateliers collectifs lancés au xx^e siècle aux États-Unis pour venir en aide aux déshérités. C'est une longue tradition, comme celle des *tax clinics* par exemple où des étudiants en droit aident leurs concitoyens à remplir leur feuille d'impôts, des *job clinics* où de bonnes âmes viennent au secours de ceux qui cherchent un emploi, etc. En 1958, un linguiste repèrera vingt-trois expressions utilisant le terme « *clinic* », dont la « *rumor clinic* »⁸. La clinique des rumeurs n'a donc rien de très thérapeutique, mais on verra qu'en termes normatifs, le dispositif n'est pas en reste.

Le lendemain, comme prévu, le *Boston Herald* fait paraître sa rubrique. Elle est sous-titrée « Rumeurs typiques de la Cinquième colonne concernant le Centre de don du sang ». C'est la première chronique d'une longue série égrenée tout au long des années 1942 et 1943 et elle a les honneurs de la une : une sous-tribune de trente lignes sur deux colonnes, avec un renvoi en pages intérieures (« Suite p. 8, section A »), où elle continue sur un tiers de page (voir illustrations 1 & 2).

La place qu'on donne à la chronique montre l'importance qu'on lui porte. La une et un tiers de page intérieure,

Introduction



Illustrations 1 & 2. Fac-similé de la toute première chronique publiée par la Clinique des rumeurs : le début de l'article en une, la suite de l'article en page intérieure (*The Boston Herald*, 1^{er} mars 1942). La zone grise indique que la page n'a pas été numérisée en entier).

ce n'est pas rien. Cela peut s'expliquer également par le thème de la Croix-Rouge, instance clé de la santé publique aux États-Unis, organe para-étatique, dont le président n'est nul autre que Franklin D. Roosevelt⁹. Toucher aux intérêts ou à la respectabilité de la Croix-Rouge américaine, c'est atteindre l'honneur de la nation tout entière.

On a choisi aujourd'hui d'examiner un ensemble de rumeurs particulièrement révoltantes sur le travail absolument primordial réalisé par le Centre de don du sang de la Croix-Rouge américaine, section métropolitaine de Boston, 691, rue Boylston, à Boston. Certaines d'entre elles ont été diffusées de bouche à oreille, certaines par des textes dactylographiés anonymes. Qu'elles aient été diffusées de manière délibérée

L'invention du fact-checking

ou non, elles sont ce que les officiels appellent des « rumeurs typiques de Cinquième colonne ». On va les prendre ici une par une. D'abord la rumeur est citée, puis sa fausseté est démontrée par l'autorité officielle compétente. (*The Boston Herald*, 1^{er} mars 1942)

Le ton est grave : les rumeurs sont « particulièrement révoltantes ». Le style est précis : l'adresse du centre de don est donnée *in extenso*, ce qui n'est pas rare mais symptomatique. La dureté de la guerre est rappelée : le thème de la Cinquième colonne est évoqué, discours courant alors sur la présence des espions nazis sur le sol américain. Enfin, le plan rhétorique est détaillé : d'abord on présente la rumeur, ensuite un expert livre un démenti ; l'argumentation semble d'une simplicité à toute épreuve, facile à comprendre, idéale pour convaincre.

La lutte contre les rumeurs commence donc ici. Mais comment va-t-elle s'organiser ? Assez de discours, des actes ! Une série de huit doubles paragraphes, séparés par un filet en demi-largeur, numérotés de 1 à 8 comme autant de batailles à mener, sont alignés les uns en dessous des autres. Comme prévu, ils visent à faire pièce aux allégations qui courent sur des agissements suspects en cours à la Croix-Rouge.

La lutte contre les rumeurs se double d'une construction rhétorique tout à fait singulière. Au lieu d'un article journalistique classique, on a une liste de suspicions et de démentis, classés deux à deux. Les doubles paragraphes ont une structure commune : le premier paragraphe est toujours précédé du mot « rumeur » (en capitales), et le second est précédé du mot « fait » (en capitales également).

Pour le premier d'entre eux, cela donne par exemple :

Introduction

1. – RUMEUR : Que la Croix-Rouge ne dispose pas des installations adéquates pour l'expédition et le traitement et qu'elle ne peut donc pas utiliser le sang qu'elle collecte et que, par conséquent, la moitié environ est versée dans l'évier.

FAIT : Wesley Fuller, directeur du Centre de Boston, déclare : « Nous expédions chaque goutte de sang collectée aux laboratoires, sous une stricte surveillance médicale, et tout le sang qui est jugé utilisable – un taux moyen supérieur à 99 % – est conditionné pour être utilisé par l'armée de terre et la marine. Le simple fait que l'armée vienne de doubler notre quota à 1 200 donateurs par semaine montre qu'il en faut de plus en plus. Bien sûr, nous gardons les reçus pour prouver l'expédition de tous nos colis, et ces reçus prouvent également que le sang est arrivé en bon état. (*The Boston Herald*, 1^{er} mars 1942)

Et voici la première rumeur exposée, et voilà le premier démenti asséné. La rumeur dit-elle que la moitié du sang collecté dans les centres de dons de la ville de Boston est gaspillée ? Le directeur du centre de dons jure le contraire : 99 % du sang est utilisé, on manque même de dons ! On peut difficilement être plus certain.

Les autres démentis sont à l'avenant. L'alternance entre la rumeur alléguée et le fait établi semble suffisante pour conclure – sans même avoir à le préciser – que la rumeur est fausse. Le couple rumeur-fait est donc répété encore sept fois dans cette chronique et aucune rumeur ne résiste au traitement de la Clinique : 2) non, la Croix-Rouge ne vend pas le sang 25 \$ la pinte (voir illustration 3) ; 3) oui, le sang est conservé et non détruit ; 4) évidemment non, la Croix-Rouge ne fait pas payer la visite médicale préalable au don ; 5) le sang est testé contre les maladies sexuellement transmissibles et ne transmet pas ces dernières aux soldats ; 6) un stock de sang est disponible pour la

L'invention du fact-checking

population de Boston au cas où la ville serait bombardée ; 7) les soldats de peau blanche peuvent recevoir du sang donné par un homme de peau noire et n'auront pas des enfants de peau noire ; 8) le don de sang n'est pas dangereux et des donneurs n'ont pas été victimes de coma pendant trois jours.

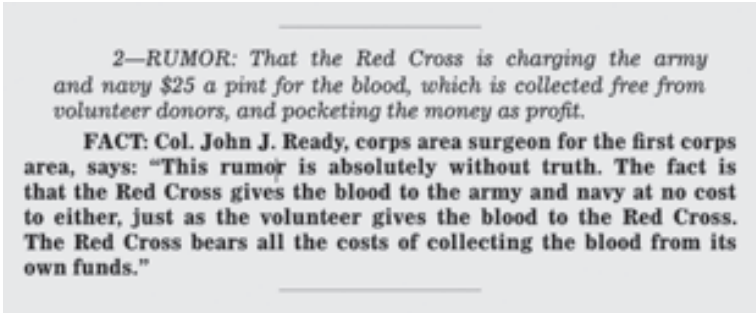


Illustration 3. Fac-similé de la première chronique de la Clinique des rumeurs : exemple de double paragraphe rumeur-fait. La rumeur dit que la Croix-Rouge facture aux forces armées 25 \$ par pinte de sang collecté ; le colonel Ready réfute. (*The Boston Herald*, 1^{er} mars 1942, p. 8)

À chaque fois, le rituel se déroule comme prévu : après la présentation du contenu de la rumeur, un expert intervient pour démentir. Il s'agit pour les trois premiers cas du directeur du Centre de don de la Croix-Rouge de Boston ; à quatre reprises, celui qui répond est le directeur technique, docteur en médecine qui enseigne également à la faculté de médecine d'Harvard et qui pratique à l'hôpital Peter-Bent-Brigham ; à une reprise, il s'agit du chef des services de santé de la Première armée, basée à New York et en charge du Massachusetts. À chaque fois, le nom et la qualité de l'expert sont donnés, et leurs paroles sont citées entre guillemets.

Introduction

Les preuves avancées par les experts sont le plus souvent factuelles : des reçus, des statistiques. Parfois aussi, on énonce des principes (la Croix-Rouge fonctionne grâce aux dons), ou des procédures (tous les lots sont testés), ou on réassure (la Croix-Rouge prête à intervenir sur le sol américain si nécessaire), voire on vulgarise (« scientifiquement, il n'y a aucune différence entre le sang d'une personne de peau blanche ou colorée »).

La rhétorique du couple rumeur-fait est à la fois efficace et... terriblement fragile. Elle simplifie les sujets d'enquête et objective les faits au-delà du raisonnable ; elle ne laisse plus de place aux données contradictoires ; elle ne convoque aucun relai de la rumeur ni ne leur demande aucune explication ; elle dément par des arguments toujours définitifs ; elle ne suit pas l'actualité... Quelle étrange partition journalistique est jouée là !

Il faut dire que la guerre est une circonstance qui excuse bien des choses. Les comportements les plus usuels deviennent extraordinaires : ne vient-on pas de rationner dans tout l'État le caoutchouc et le sucre en prévision d'une pénurie ? Les ventes de voitures ne sont-elles pas interdites depuis le début de l'année, avant d'être autorisées pour certains métiers seulement, pour les médecins, les prêtres ? Ne doit-on pas récupérer les pneus usagés, les boîtes de conserve, économiser le papier ?

Alors, pourquoi pas une rubrique dans un journal populaire pour démonter la propagande ennemie ? Pourquoi ne pas utiliser cet étrange terme de « rumeur », plutôt littéraire, mais qui fleure bon l'évidence même ? Oui, l'ennemi est parmi nous ! Oui, la barbarie doit être combattue, y compris à domicile en surveillant nos voisins, nos familles, nous-mêmes ! Oui, tenons nos langues, et sauvons les vies de nos soldats partis sur le front !

L'invention du fact-checking

Sans doute, la Clinique des rumeurs du *Boston Herald*, petite rubrique lancée discrètement le 1^{er} mars 1942 dans un quotidien de seconde importance, est-elle aussi la réponse américaine aux campagnes européennes qui fleurissent depuis quelques mois, et qui rappellent furieusement les slogans de la Première Guerre mondiale. En Grande-Bretagne par exemple, une campagne enjoint les citoyens patriotes à se taire et à faire partie de l'armée du silence : « *Join Britain's Silent Column* » (juillet 1940) ; une autre met en garde contre les paroles imprudentes aux conséquences funestes : « *Careless Talk Costs Lives* » (février 1940). En France, les affiches éditées par « France-Propagande-1939 » avivent de la même manière la paranoïa ambiante : « Gagnons la guerre des nerfs !... et, comme il y a 25 ans, taisons-nous ! méfions-nous ! les oreilles ennemies nous écoutent ! » ; d'autres appellent à se méfier de tout le monde : « Silence, l'ennemi guette vos confidences » (février 1940). En Allemagne même, des affichettes rendent inquiétant l'ennemi invisible (« *Feind hört mit !* ») et semble révéler des traîtres autour de nous (« *Achtung Spione, Vorsicht bei Gesprächen* », 1939). Bref, en Europe comme aux États-Unis, l'un des premiers dangers identifiés par les services de propagande est la conversation usuelle, l'anodin, le quotidien... Naturellement, l'idée de diminuer par voie d'affiche le nombre de secrets militaires éventés n'est pas l'objectif premier de ces campagnes de propagande ; il s'agit surtout de « prendre le contrôle de l'humeur publique¹⁰ » et lutter contre la baisse de moral des arrières, en mobilisant les citoyens dans une activité quotidienne, facile à identifier (se taire, c'est aisé !).

Faut-il donc croire que la Clinique des rumeurs du *Boston Herald* est l'œuvre des services de propagande américains ? L'idée est séduisante. Certains indices y incitent : la Clinique est adossée à un « Comité de salut public de l'État

Introduction

du Massachusetts » qui ressemble à l'un de ces faux-nez institutionnels qu'affectionnent les services officiels qui se veulent discrets ; de même, l'accès illimité des membres de la Clinique aux autorités officielles (les démentis viennent des meilleures sources) suppose une proximité plus grande qu'une simple relation journaliste-institution...

Mais, pour qualifier l'activité de la Clinique des rumeurs, il faudrait avoir des détails sur cette rubrique étrange et bancale. Et les sources sont rares. Aujourd'hui, la plupart des informations connues proviennent d'un ouvrage scientifique (l'un des tout premiers) sur le phénomène de la rumeur, *The Psychology of Rumor* 1947) rédigé par un professeur de psychologie, Gordon W. Allport. Onze pages sont consacrées à la Clinique des rumeurs, une « arme de défense journalistique », dont on apprend qu'elle est entièrement redevable à un certain

M. W. G. Gavin du *Boston Herald* [qui], entre mars 1942 et décembre 1943, publia une chronique hebdomadaire aidé par des experts locaux et quelques citoyens dévoués. L'idée fit son chemin et fut imitée dans plus de quarante journaux et un certain nombre de magazines aux États-Unis et au Canada¹¹.

Gordon W. Allport raconte que les rumeurs sont collectées auprès des lecteurs, des volontaires de la défense passive, et parfois de « barmen, chauffeurs de taxi et coiffeurs » (p. 23) et que la Clinique prend fin en 1943 parce qu'il y a moins de rumeurs en circulation (p. 28). Enfin, la Clinique est décrite comme le résultat d'une « initiative privée » (p. 15), ce qui bat en brèche l'idée qu'elle soit l'émanation de quelque service officiel.

Encore faut-il que tout cela soit vrai. Car, sans tomber dans la paranoïa, il demeure des zones d'ombre qui

L'invention du fact-checking

ne laissent pas d'interroger. Par exemple, l'implication du professeur de psychologie est surprenante : qu'est-ce qu'un pont de la psychologie humaniste, titulaire d'une chaire à l'université Harvard, vient faire dans le monde de la propagande et de la rumeur ? Pourquoi trouve-t-on dans ses archives, soigneusement rangées, les copies jaunies de toutes les chroniques publiées dans la Clinique des rumeurs ? Mieux encore, pourquoi s'agit-il d'épreuves, et non de coupures de journaux découpées après publication ? *Last but not least*, que signifie la présence de rapports de services de renseignement dans la même boîte d'archives ?

Bref, l'aventure est trop tentante pour ne pas y plonger avec délectation. Le retour en arrière n'est pas sans arrière-pensée : la Clinique des rumeurs est l'ancêtre de toutes les rubriques de *fact-checking* qui peuplent nos médias modernes. Ce qu'on apprendra sur ce qui s'est passé dans les années 1940 ne pourra qu'instruire le présent et nous permettre d'y réfléchir autrement.

Un premier travail documentaire doit donc être entrepris : les rumeurs traitées, leur nombre, celui des rédacteurs, les moyens d'enquête utilisés... Avec ces détails émergent des questions moins évidentes : pourquoi l'expérience a-t-elle commencé en 1942 ? Pourquoi a-t-elle pris fin en 1943 ? Était-ce une opération de relations publiques pour « vendre la guerre » et dirigée par le gouvernement Roosevelt ? Était-ce une opération de contre-propagande pour lutter contre les informations ennemies sur le sol américain ? Quelles étaient les relations avec les services d'information des forces armées américaines, y compris les services de renseignement ? Quelles étaient les relations avec les services d'information des forces ennemies (on disait alors : des forces de l'Axe) ? N'y avait-il pas moyen de se faire « intoxiquer », manipuler par elles ?

Introduction

En deuxième lieu se posera la question de réfuter sans diffuser davantage : ce qui valait pour les rumeurs sur les individus isolés vaut pour les Cliniques des rumeurs. La réponse trouvée pour les victimes individuelles de rumeurs (choisir le mal pour le bien : une intense exposition médiatique en échange de l'impression fugace d'avoir vidé l'abcès) ne peut pas se simplifier de la même manière pour une institution, surtout si elle est médiatique. Peut-on choisir sciemment de diffuser les messages erronés issus de la propagande ennemie (par exemple) au prétexte de les démentir, sans questionnement éthique ? Est-ce seulement efficace ? N'avoir d'autre moyen d'enquête que l'appareil téléphonique de la salle de rédaction et sa bonne volonté, est-ce une forme souhaitable de journalisme ? Servir de chambre d'écho aux services de l'État, est-ce la prérogative d'un journal local ?

Troisièmement, enfin, on s'interrogera sur l'utilisation du concept même de rumeur, qui est à ce moment-là (au début de la guerre) un concept de sens commun et qui n'a pas encore acquis ses lettres de noblesse dans le monde académique (conférées justement par l'ouvrage de Gordon W. Allport de 1947). Avant-guerre, il ne s'est publié que quelques recherches ici et là, éparées. Le concept lui-même n'a connu son adoubement comme objet scientifique qu'au début du xx^e siècle, sous la plume d'un psychologue du témoignage, L. William Stern¹². Celui-ci est le premier en effet à se lancer dans l'étude d'une « rumeur expérimentale¹³ », en utilisant un protocole expérimental aussi simple qu'efficace : le jeu du téléphone. Il en ressort selon lui que la course de toute rumeur est linéaire, unidirectionnelle, vouée à l'inexactitude, et qu'on peut en mesurer mathématiquement la fausseté. Bien que son expérience soit très artificielle, *in vitro*, sa vision de la rumeur s'impose rapidement et détache définitivement cette dernière de la gangu

L'invention du fact-checking

de la réputation, sa jumelle. Dès lors, la rumeur de Stern devient un fait des sciences sociales, mesurable, objectif, et autonome. Et non une métonymie à laisser dans la bouche des poètes.

Les recherches de Stern orientent toutes les recherches ultérieures, et influencent probablement la conception de sens commun. Cela ne veut pas dire qu'il n'existait pas de rumeurs avant cette date, mais cela signifie que le concept de rumeur est profondément remanié au détour du xx^e siècle et qu'il est donc résolument moderne : on ne pense la rumeur, sans anachronisme littéral, qu'après l'inflexion sémantique profonde qui date du début du xx^e siècle seulement. La première théorie scientifique sur la rumeur jamais écrite par Stern en est la mesure symbolique.

L'exemple de l'article de Marc Bloch sur les rumeurs de la Première Guerre mondiale corrobore cette vision radicale. Le travail publié en 1921 s'appelle en effet « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre¹⁴ » et son auteur n'utilise jamais le terme « rumeur ». Ou plutôt, si, à une reprise, pour parler de travaux sur la psychologie du témoignage, précisément. C'est donc que l'auteur ne voit pas (encore) la pertinence du concept de Stern et qu'il préfère utiliser la notion de « fausse nouvelle »... qu'on verra ressurgir un peu moins d'un siècle plus tard dans sa version anglophone (*fake news*), avec la gloire que l'on sait.

Au moment où le second conflit mondial se prépare, la rumeur n'est donc pas un concept très populaire, ni très scientifique. Des notions équivalentes lui font concurrence, que l'on retrouve par exemple sous la plume de Tchakhotine, un théoricien de la propagande en 1939 :

Une propagande astucieuse emploie souvent des procédés, des trucs qui, décelés, la rendent particulièrement odieuse dans

Introduction

l'opinion publique : elle lance, par exemple, des « ballons d'essais », des « canards », dans la radio et la presse ; elle instille, dans les masses, des rumeurs et des « bobards », de « fausses nouvelles » et même de « fausses nouvelles fausses »¹⁵.

Alors que le monde bruissera bientôt de « contrôle de la rumeur », l'époque se plait encore à imaginer un contrôle des « trucs », un contrôle des « ballons d'essai », un contrôle des « canards »... sans qu'aucun de ces termes ne connaisse de frontières bien définies. Le terme de « fausse nouvelle », déjà évoqué par Bloch, ne parvient pas non plus à s'imposer tout à fait sur le plan scientifique (ou pas encore).

Avant-guerre, rien ne laissait encore à penser qu'on pouvait « contrôler la rumeur ». Dans cette offre pléthorique de concepts pour décrire la réalité d'une grande complexité, l'acception de la rumeur proposée par Stern quarante ans plus tôt va s'imposer petit à petit. À la fin de la guerre, une véritable mode des études sur la rumeur verra le jour. Il se peut que la Clinique des rumeurs y soit pour quelque chose.

I

Le quart d'heure de célébrité de la Clinique des rumeurs de Boston

MARS 1942 : C'EST D'ABORD RUMEUR LÉGÈRE...

La première fois qu'on parle publiquement de la Clinique des rumeurs, c'est donc le 28 février 1942, dans le *Boston Herald*, pour annoncer son lancement le lendemain. L'expérience aurait pu – aurait dû – en rester là, dans un coin de Boston, neuvième ville des États-Unis en termes démographiques (770 000 habitants en 1940, contre 7,5 millions pour New York à la même époque). Ce ne sera pas le cas. La Clinique des rumeurs va connaître une médiatisation intense, et cette dernière explique l'intérêt pour la Clinique des rumeurs à l'époque. Quand les confrères commencent à commenter la création d'une nouvelle rubrique, c'est qu'il se passe quelque chose... dans le champ médiatique, en tout cas.

À dire vrai, quand la Clinique des rumeurs est lancée le 1^{er} mars à Boston, personne n'en parle. Il n'y a rien là d'anormal, c'est une expérience, une aventure, un ballon d'essai. Quelques jours passent, et un article, puis deux, se saisissent du sujet et en font leur miel. Ce n'est pas encore la célébrité, tant s'en faut : l'organe de presse qui en fait la publicité est le *Harvard Crimson*, le petit journal des

L'invention du fact-checking

étudiants de l'université Harvard. Mais tout de même, des articles qui parlent d'autres articles, ce n'est pas si courant. Cela donne également une information sur l'implication de certains membres de l'université dans l'aventure de la Clinique, dont les noms reviendront sans cesse : un chargé de cours (*teaching fellow*) en psychologie, Robert H. Knapp, fait partie des rédacteurs ; un maître de conférences (*associate professor*), Gordon W. Allport, dont le nom apparaît également dans la liste des membres du Comité éditorial.

Dans l'article du *Harvard Crimson*¹, Robert H. Knapp est l'objet d'une interview. Le jeune chargé de cours ne s'en laisse pas conter : d'autorité, il affirme que la Clinique des rumeurs ne sert pas à « réfuter toutes les rumeurs, ce qui serait évidemment une tâche impossible, mais plutôt à rendre plus sensible le public ». La nuance est appréciable. Il évoque les raisons profondes qui, selon lui, expliquent la circulation des rumeurs : la « frustration d'un peuple jeté dans une guerre qu'il veut remporter mais qu'il ne peut faire activement aujourd'hui » et il affirme ne pas croire que la propagande ennemie soit derrière la circulation des rumeurs (ou alors, pour « seulement un petit pourcentage d'entre elles »).

Le deuxième article² est consacré au contraire au pouvoir de la « rumeur et de la propagande ennemie à la radio », et omet de parler de la Clinique. Pourtant, de toute évidence, celle-ci est la source de l'intérêt du journaliste. Interrogé, Gordon W. Allport place doctement la propagande ennemie au centre du débat – prenant le contrepied de Robert H. Knapp.

Bien rares sont les rumeurs que nous entendons depuis le début de la guerre qui proviennent de Berlin, a déclaré hier Gordon W. Allport, professeur associé de psychologie, mais toutes les rumeurs profitent directement aux agents de

Le quart d'heure de célébrité...

l'ennemi qui, avec l'aide de la propagande allemande, essaient sans cesse de diffuser de fausses informations pour disloquer notre unité nationale.

Gordon W. Allport semble répondre avec agacement à Robert H. Knapp, interviewé la semaine précédente. Selon lui, la propagande nazie se sert de la rumeur, et trouve des relais dans la population américaine qui y est déjà favorable. Les sondages indiquent que « 10 % des Américains écoutent les radios étrangères sur les ondes courtes », que « peu d'entre eux croient ce qu'ils entendent » mais qu'ils peuvent en parler de bonne foi à leurs voisins et ainsi augmenter leur « sentiment d'importance ». De là naissent les rumeurs, conclut-il. Il en tire un singulier plan territorial de lutte contre la rumeur : « L'un des moyens les meilleurs pour faire tomber les agents ennemis est de déterminer les districts où les rumeurs sont les plus répandues, puis d'essayer, si possible, de découvrir qui en est responsable. » On n'entendra plus jamais parler de ce plan, ce qui est peut-être heureux car il met à mal quelques principes démocratiques, et il n'est pas sûr que l'état de guerre justifierait l'expédient.

Enfin, en queue d'article, il cite une étude sur les « effets de la rumeur » menée auprès des étudiants de l'université Harvard par Robert H. Knapp. On se demande un peu où est la rumeur dans cette étude, puisqu'il s'agit de croyance dans l'information officielle, mais le fait est que cette étude est citée par Allport comme la démonstration de « l'effet de la rumeur ». Ce genre d'amalgame ne fait que commencer.

Ces deux articles sont les premiers d'une longue série, mais pour le moment, en ces débuts de la Clinique des rumeurs, tout est calme. À peine *The Crimson* glisse-t-il une brève le 22 juillet 1942 pour annoncer que « le chef de la

L'invention du fact-checking

Clinique des rumeurs [...], Robert H. Knapp³ », va donner une conférence à l'université Harvard.

Puis, de manière assez soudaine, à la fin du mois d'aout 1942, la machine médiatique s'emballe. En septembre, octobre, novembre et décembre, dans tout le pays, une rafale de plus de cent articles évoquent le sujet⁴. La presse nationale s'empare du sujet avec voracité, en même temps que la radio et les actualités filmées. L'engouement ne se voit pas seulement dans le nombre d'insertions dans la presse. Il se mesure aussi à la qualité des publications, leur histoire et leur puissance. Trois d'entre elles en particulier méritent qu'on les détaille, tant leur diffusion est importante et tant elles expliquent l'enthousiasme national.

SEPTEMBRE 1942 : LE *READER'S DIGEST* ET LES PREMIÈRES MARCHES DE LA NOTORIÉTÉ

L'emballement médiatique du mois de septembre est déclenché par la parution de deux articles d'Elsie McCormick, une journaliste indépendante inconnue du grand public. Bizarrerie américaine, il s'agit du même article publié deux fois, en septembre 1942, dans deux périodiques de qualité différente. L'un est l'*American Mercury*, un petit mensuel consacré à la littérature et à l'actualité publié à 50 000 exemplaires. L'autre est le *Reader's Digest*, un hebdomadaire populaire, qui n'est pas encore à cette époque la publication « la plus lue sur la Terre après la Bible⁵ » mais qui tire tout de même à... cinq millions d'exemplaires. Dans l'*American Mercury*, l'article a pour titre « Boston lutte contre les rumeurs⁶ » ; dans le *Reader's Digest*, son

Le quart d'heure de célébrité...

titre est quasiment identique : « Boston fait la guerre aux rumeurs⁷ ». La surprise de voir cet article publié deux fois, le même mois, sous la même plume, n'est que passagère si l'on sait que le *Reader's Digest*, malgré sa promesse éditoriale de ne publier que des versions condensées d'articles publiés ailleurs, a mis en place très tôt un programme d'articles originaux « planifiés en coopération »... qu'ils commandent et paient discrètement⁸.

Dans le chic *American Mercury*, l'article occupe sept pages (dont une jolie gravure sur bois) et, dans la version condensée du *Reader's Digest*, il ne fait plus que quatre pages. Construit de manière traditionnelle, l'article commence par deux exemples, destinés à expliquer le fonctionnement de la Clinique des rumeurs de Boston... Efficace, mais un peu bavard, tout de même :

C'est ma tournée, lance un homme dans un bar de Boston. C'est la fête. Je viens de recevoir la première lettre de mon garçon en Australie. Il est caporal maintenant. – En Australie ? répliqua un étranger à côté de lui. Alors il n'y a pas de quoi célébrer, l'ami. Des centaines de soldats y ont été envoyés et ils viennent d'être rapatriés à Boston. Mentalement dérangés. Mauvaise nourriture, conditions de vie épouvantables. En plus, on m'a dit qu'il n'y avait même pas une chambre pour chacun dans les hôpitaux⁹.

La journaliste expose la parade qui est apportée à la diffusion de pareille « rumeur ». C'est la procédure standard, qui apparaîtra régulièrement dans les pages du *Boston Herald* :

Aussitôt que l'homme eut quitté le bar, le serveur prit l'histoire en note et l'envoya à la Clinique des rumeurs, le quartier général de la lutte à Boston contre la propagande ennemie sur

L'invention du fact-checking

fond de commérages. Quelques jours plus tard, la rumeur et sa réponse étaient toutes deux publiées à la rubrique « Clinique des rumeurs » du *Herald* de Boston, affichées sur les tableaux d'affichage dans les usines, glissées dans les enveloppes avec les bulletins de paie dans les grands magasins, envoyées par les blanchisseries à leurs clients avec le linge propre¹⁰.

Par cette anecdote liminaire, le dispositif est nommé, c'est la « Clinique des rumeurs », et son principe est énoncé : collecte d'informations erronées par des agents cachés, enquête, publication d'un démenti dans des arènes publiques très particulières : presse, usines, système de paie, système de blanchisserie à domicile... Par cette anecdote aussi, on apprend l'existence de ces agents spécialisés dans la collecte, ici de braves serveurs. On est loin d'une rumeur rapportée par des citoyens volontaires. Des agents spéciaux veillent.

La suite de l'article n'est pas avare en détails sur l'opération : des « centaines » de rumeurs ont été ainsi « retracées et publiées », avec l'aide de la police, de la justice, de l'université, des journalistes, du patronat, des syndicats y compris un syndicat féminin, ainsi que « les segments irlandais, juif et noir de la population¹¹ ». Et les exemples pullulent.

En effet, ce ne sont pas moins de dix-huit rumeurs qui sont citées tout au long des quelques pages de l'*American Mercury* et du *Reader's Digest*. Dans le détail : (1) des centaines de soldats revenus fous d'Australie ; (2) un navire de guerre mis en service sans être équipé de canon antiaérien ; (3) le paquebot *Queen Mary* utilisé pour le transport des seuls soldats de couleur ; (4) les soldats de confession juive exemptés de monter au front ; (5) une mutinerie à bord du *Queen Mary* ; (6) le *Queen Mary* en feu ; (7) le naufrage du *Queen Mary* ; (8) l'absence de bombardement des usines

Le quart d'heure de célébrité...

Krupp parce que Churchill en possède des actions ; (9) l'envoi de soldats de peau noire pour des missions-suicide ; (10) des stocks alimentaires en train de pourrir plutôt que d'être livrés aux Soviétiques dont on craint qu'ils signent une paix séparée ; (11) la soudaine pénurie de jambon en raison d'un accord pour livrer à Moscou toute viande de porc ; (12) l'origine de la fortune de la femme de l'ambassadeur soviétique tirée de la prostitution à Londres ; (13) les GI qui vont nettoyer Boston de ses Juifs une fois qu'ils en auront fini avec les Boches et les Japs (on retrouve cette rumeur dans le roman *Focus* d'Arthur Miller¹² paru en 1945 ; on en reparlera) ; (14) le pain d'une boulangerie de Boston retrouvé dans les cales d'un sous-marin allemand échoué, les tickets d'un cinéma voisin dans les poches des sous-mariniers nazis ; (15) des bateaux de pêcheurs italiens partis les cales pleines et revenus tout légers après avoir ravitaillé quelque bâtiment nazi au large ; (16) la Lloyd's de Londres qui assure 10 contre 1 que la paix sera revenue à l'automne ; (17) les astrologues du Massachusetts qui prédisent la chute du Japon au printemps ; (18) l'alcoolisme généralisé dans les garnisons.

En disséminant sans vergogne ces dix-huit rumeurs dans un pays en état de guerre, la démarche est sinon étonnante, tout du moins inusuelle. Il ne faudra pas jouer la surprise si ces dix-huit rumeurs se retrouveront à circuler aux États-Unis : les médias sont toujours les meilleurs diffuseurs des rumeurs qu'ils veulent annihiler.

Les deux articles consacrent également un passage qui pourrait être drôle si l'on ne sentait l'esprit de sérieux qui l'anime, et l'importance référentielle que cela lui donne. En partant de la rumeur selon laquelle les soldats américains de retour du front « s'occuperaient » des Juifs de Boston de la même manière qu'ils s'occupent des nazis ou des Japonais,

L'invention du fact-checking

les deux articles nous présentent une enquête sous la forme d'un jeu de piste. Une enquêtrice, une certaine Frances Sweeney, apparemment diligentée par le *Boston Herald*, poursuit la rumeur comme un chien le gibier (mais point d'espoir : il est aussitôt dit que « l'impasse » est le lot commun de ces enquêtes¹³) : elle en trouve la source chez un employé d'une agence de publicité qui, interrogé, dit la tenir de son voisin de bureau qui l'aurait entendue à la radio, mais qui, interrogé, avoue ne pas l'avoir entendu lui-même et dénonce son épouse qui, interrogée, confie la tenir non de la radio mais de sa mère, mais qui, interrogée, confesse l'avoir appris de son boucher qui est allemand, et qui, confronté par la journaliste, hurle des insanités et jette cette dernière hors de sa boutique, mais ce n'est pas fini car une autre source, une jeune femme allemande dont des membres de la famille ont déjà été affiliés au Bund (parti américain pronazi) l'a entendue de son fiancé qui est parti mais qui l'avait entendue à la radio, mais ce n'est pas tout parce qu'il y a une troisième et dernière source, un membre du Front chrétien (*Christian Front*, parti politique américain actif entre 1938 et 1940, violemment antisémite, créé à l'appel de Charles Coughlin, prêtre « radio-évangéliste ») qui ne l'a pas entendue à la radio mais dans la bouche de marines américains alors qu'ils quittaient le port...

La rumeur est mise en scène comme un message qui suit une trajectoire linéaire et continue, antienne déjà rabattue depuis les premiers travaux de L. William Stern, au début du xx^e siècle. C'est pourtant oublier les véritables circuits de diffusion de la rumeur, le rôle des médias formels et informels, et même des institutions (familiales, professionnelles, de loisir, etc.). Qui peut croire que la rumeur diffuse en ligne droite, d'un relai à un autre, comme dans... le jeu du téléphone ? D'où vient cette évidence ? En tout cas, on ne

Le quart d'heure de célébrité...

trouvera la réponse ni dans l'*American Mercury* ni dans le *Reader's Digest*, mais qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse : la Rumeur ainsi mythifiée emporte tout sur son passage.

L'article se termine par une incitation publique à monter des cliniques des rumeurs partout dans le pays, au motif que

les agences gouvernementales ont recommandé avec insistance que ce qui a été fait à Boston pouvait être fait ailleurs. Aucune organisation complexe, aucune machine n'est nécessaire – la Clinique des rumeurs de Boston fonctionne efficacement avec une poignée de bénévoles déterminés et intelligents, un journal courageux, et une armée aussi discrète qu'étendue de sentinelles toutes oreilles tendues¹⁴.

Ce mot d'ordre est-il à la source d'une mode qui verra bientôt des cliniques des rumeurs émerger dans des dizaines de rédactions d'autres organes de presse à travers le pays ? L'appel est entendu en tout cas, puisque les cliniques des rumeurs font tache d'huile aux États-Unis et au Canada. Allport en témoigne : l'engouement pour les cliniques lui vaut un grand nombre de demandes d'assistance, venues de tout le pays et au-delà.

Après la création d'une première « Clinique des rumeurs » dans la région de Boston, décrite dans *The Reader's Digest* (McCormick, *Reader's Digest*, sept. 1942, 89-92), 150 demandes ont été reçues pour demander conseil sur la mise en place d'opérations similaires dans toutes les régions des États-Unis et du Canada. Le nombre de ces « cliniques » opérant dans les journaux aujourd'hui n'est pas connu, mais il est probablement supérieur à quarante. Les normes de fonctionnement de ces agences, fondées sur l'expérience de Boston, sont disponibles sous forme ronéotypée¹⁵.

L'invention du fact-checking

En même temps que l'emballlement médiatique se met en place, des correspondants de tout le pays viennent demander le « mode d'emploi » de la Clinique des rumeurs. Apparemment, tout est prêt pour leur venir en aide : un ouvrage « clé en main », une sorte de manuel, les attend. La dissémination des cliniques des rumeurs n'est donc pas inopinée, bien au contraire.

Pour ce qui est du nombre de cliniques dans le pays, la liste est difficile à établir. La plupart du temps, on n'a qu'un chiffre : quarante, comme on vient de le voir, trente-cinq ici¹⁶, seize là¹⁷, cent ailleurs¹⁸. C'est que la réalité n'est pas simple. Que faut-il compter ? Il y a les cliniques des rumeurs organisées par des journalistes ou autour d'organes de publication, sur le modèle du *Boston Herald*. Il y a aussi une palanquée d'organes citoyens, parapublics, emplis de volontaires, de bénévoles, de retraités, de vétérans de la Première Guerre mondiale, qui s'autodésignent clinique des rumeurs sans être pour autant adoubés par des journaux, et qui agissent davantage comme des « comités de vigilance », sous l'œil intéressé des autorités, et parfois à leur instigation.

Dans une correspondance privée, le rédacteur en chef de la Clinique des rumeurs du *Boston Herald*, William G. Gavin, s'essaie à la comptabilité en mars 1943 : il compte dix-huit cliniques en activité, et trois en préparation¹⁹. La liste circule, et le *Miami Herald* donne la même quelques mois plus tard, en juillet 1943. Au *Boston Herald*, on se réjouit naturellement de ce succès, et on évoque la création d'un « réseau de cliniques » sur le « modèle et la méthode proposés par la Clinique des rumeurs du *Boston Herald Dimanche* » (18 octobre 1942). Le réseau de cliniques n'est pas pour autant structuré : on constate des échanges d'illustrations (les dessins de Jos Stern créés pour le *Boston Herald* sont reproduits dans les cliniques

Le quart d'heure de célébrité...

amies, dans le *Miami Herald* par exemple), et parfois des informations.

Chose étrange, alors qu'on peut imaginer que les rumeurs touchent tous les Alliés, la dissémination des cliniques ne va pas au-delà du continent américain : on trouve une clinique des rumeurs à Montréal et en quelques endroits du Québec, mais rien en Grande-Bretagne.

Enfin, on ne peut évoquer les deux articles de l'*American Mercury* et du *Reader's Digest* sans parler du dernier paragraphe. Il concerne un « appel aux lecteurs » qui doivent rapporter les rumeurs à la rédaction. Les deux encarts intitulés « Envoyez-nous vos rumeurs ! » contiennent le même texte, à quelques détails près, l'un mettant en avant un Comité de salut public, l'autre pas :

Quelles sont les histoires étranges, dérangeantes, déprimantes, qui sont similaires à celles décrites dans cet article et qui ont cours dans votre entourage ? Les lecteurs qui désirent aider la Clinique des rumeurs de Boston et même organiser de nouvelles cliniques à travers le pays sont invités à coucher ces histoires sur le papier et à les envoyer à Robert H. Knapp, Service de recherche sur la propagande, 18, rue Tremont, Boston, Massachusetts²⁰.

L'invite est publiée par les deux revues. On comprend mieux pourquoi les lecteurs se sont mis à envoyer en masse, des quatre coins du pays, des lettres contenant des rumeurs, ou tout du moins des histoires qui sont « similaires à celles qui » viennent d'être abondamment exemplifiées dans les deux articles.

Les deux articles de Elsie McCormick sont abondamment lus et commentés. Des dizaines de journaux dans le pays saisissent l'occasion pour annoncer la naissance de la Clinique des rumeurs du *Boston Herald*, quitte à le faire avec six mois

L'invention du fact-checking

de retard, quitte à tomber dans le « bâtonnage » et reprendre servilement l'article du *Reader's Digest* (le plus court) ; il est recopié, paraphrasé, plagié, et la source est oubliée la plupart du temps. La ruée médiatique est en marche.

OCTOBRE 1942 : *LIFE* Y CONSACRE UN REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE

L'exaltation médiatique n'est encore qu'à son début ; on passe un deuxième cran un mois plus tard, en octobre 1942. Cette fois, c'est le céléberrime magazine *Life*, tirant déjà à l'époque à 3,5 millions d'exemplaires (en réalité, le lectorat est plus vaste, estimé par le magazine lui-même à plus de 23 millions d'Américains chaque semaine²¹), qui va faire la publicité de la Clinique, dans un article intitulé « Clinique des rumeurs. Boston trouve que la vérité est la meilleure arme contre les histoires qui blessent le sentiment national²² ».

Le reportage publié au début du mois d'octobre occupe cinq pages du journal, volume non exceptionnel mais conséquent. Il n'est pas signé, comme souvent, et il est richement illustré, fidèle en cela à la direction artistique de *Life*. Seize photographies sont reproduites, signées par Bernard Hoffman, l'un des quatre photographes permanents de *Life*. Elles représentent 40 % de la surface consacrée à l'article, alors que le texte occupe une place congrue (7 %²³), et les encarts publicitaires un espace confortable (53 %). Il faut bien que le journal vive.

Le reportage est très structuré. Les quatre photographies de la première page illustrent l'objectif de la Clinique, un journalisme actif, à l'écoute des lecteurs, allant chercher

Le quart d'heure de célébrité...

les réponses aux meilleures sources, et les publiant sans tarder : premier cliché, le rédacteur en chef à son bureau ; puis trois fac-similés, une requête manuscrite écrite par une main féminine, une réponse dactylographiée émanant d'un organisme officiel, et un extrait du journal où est publiée la réponse officielle. Les deuxième et troisième pages sont consacrées à l'enquête. Les clichés sont disposés les uns en dessous des autres et mettent en vedette une enquêtrice, une certaine Frances Sweeney, dans son combat pour la vérité : de son bureau où elle est présentée devant sa machine à écrire, elle est ensuite photographiée avec un premier relai, un artiste-peintre ; puis avec un autre, un autre artiste-peintre ; puis on la voit marcher dans la rue et s'arrêter devant la porte du Syndicat national des marins ; puis elle est photographiée avec un membre du syndicat ; puis on la retrouve chez un journaliste en train de composer un journal. Les quatrième et cinquième pages semblent décrire le contexte politique et géographique : un bureau anonyme avec un étudiant en psychologie qui interroge un soldat ; un serveur qui écoute ses trois clients ; une serveuse qui surveille deux clientes bavardes ; un vendeur d'assurance qui convainc une cliente devant son fils ; un syndicaliste et six ouvriers ; l'enquêtrice avec un dernier relai dans une rue de Boston.

De manière troublante, on reconnaît dans *Life* la mise en récit de l'*American Mercury* et du *Reader's Digest*. La jeune journaliste est mise en avant de la même manière, et la succession des clichés et des légendes sert de trame narrative :

1. – Le journaliste noir William Harrison parle d'une rumeur anti-indienne à [la journaliste] Sweeney.
2. – L'histoire de troupes indiennes tuant et violant des Blancs près de Fort Devens est retracée jusqu'à Lawrence Kupferman, un artiste

INDEX

- Allport, Gordon W. : 32-33, 39, 69-70, 75-76, 101-102, 107-110, 168-170, 172-177, 187-191, 193, 197, 200-202, 216-218, 224-229, 243-244, 247-248, 250-253, 255-260
- American Mercury (The)* : 34-36, 39, 41, 43-44, 46, 48, 77, 85-86, 104-106, 108, 224-225
- anonymat : 75, 120-121, 128-132, 135, 153, 155, 207
- Bartlett, Frederic : 170, 176-178
- Boston Globe (The)* : 16, 94, 98, 115-116, 137-138, 243
- Boston Herald (The)* : 15-17, 19, 22, 35, 38, 40-41, 45, 47, 49, 60-61, 64, 72-75, 78-79, 85, 95, 106, 109-110, 115-116, 123, 128, 137, 143, 145-146, 149, 154, 169, 172-173, 175, 191, 202-203, 207, 218, 224-225, 229-231, 234, 243, 251, 256
- Boston Post (The)* : 16, 243
- Boston Record (The)* : 16
- Bureau de gestion de crise (Office for Emergency Management) : 144, 148, 210, 213
- Bureau de la censure (Office of Censorship) : 211-212
- Bureau de la défense passive (Office of Civilian Defense) : 66, 205, 210, 228
- Bureau de l'éducation (Office of Education) : 215, 223-224
- Bureau de recherche sur l'opinion publique (Office of Public Opinion Research) : 88, 180
- Bureau des données et statistiques (Office of Facts and Figures) : 210, 213, 215, 217-218, 224, 248
- Bureau des rapports gouvernementaux (Office of Government Reports) : 209, 213
- Bureau des services stratégiques (Office of Strategic Services) : 192-193, 196-200, 209, 213-215, 217, 227

L'invention du fact-checking

- Bureau d'information de guerre (Office of War Information) : 11, 73, 145, 154, 157, 213-215, 218-223, 225-227, 247-251, 255, 259-260
- Bureau du coordinateur de l'information (Office of the Coordinator of Information) : 209, 215, 217, 224
- Buxton, Frank W. : 76-80, 119, 142
- Cantril, Hadley : 173, 178, 190, 216
- Christian Front : *voir* Front chrétien
- Cinquième colonne : 18, 20, 59, 161-163, 184, 205
- Comité de production en temps de guerre (War Production Board) : 148
- Comité de salut public (Committee on Public Safety) : 16, 41, 46, 57, 63-71, 85, 106, 109-110, 120, 123, 130, 135-138, 140, 154, 165, 169, 173-176, 191-192, 197, 200, 219, 225, 227-230, 234, 245, 258
- Comité d'urgence en psychologie (Emergency Committee in Psychology) : 217
- Comité éditorial (Editorial Board) : 32, 57, 64, 69-72, 75, 77, 80-81, 83, 120, 130, 137, 144, 170, 172, 174, 208, 224, 236
- Comité pour le moral national (Committee for National Morale) : 216
- Committee for National Morale : *voir* Comité pour le moral national
- Committee on Public Safety : *voir* Comité de salut public
- Coughlin, Charles : 38, 89-90, 93-95, 100
- Crimson (The)* : 31-33, 140, 169, 174, 178, 187, 189, 191
- Croix-Rouge : 19-23, 121, 154, 161, 232
- Cunningham, Bill : 74, 233
- Décodeurs (*Le Monde*) : 264
- délation : 128, 132-134, 138, 246
- dénonciation : 132-134
- Désintox (*Libération*) : 264
- Devoir civique de signaler une rumeur : 205, 246
- Division of Propaganda Research : *voir* Service de recherche sur la propagande
- Editorial Board : *voir* Comité éditorial
- Emergency Committee in Psychology : *voir* Comité d'urgence en psychologie
- fact-checking* : 26, 55, 245, 263-267
- FactCheck.org : 264
- FBI : *voir* Federal Bureau of Investigation

Index

- Federal Bureau of Investigation (FBI) : 131, 137, 145-146, 151, 204, 207-208
- Front chrétien (Christian Front) : 38, 89, 91, 95, 98-100, 106
- front intérieur (Home Front) : 48, 124-125, 127, 145-146, 212, 246
- Gavin, William G. : 25, 40, 45, 55, 73, 76-77, 80, 106, 119, 142, 197, 202, 244, 247
- Heldt, Henning : 74, 105, 113, 175, 191, 233
- Hemingway, Ernest : 82, 160
- Home Front : voir Front intérieur
- Horowitz, Eugene L. : 218
- Kirkpatrick, Clifford : 177
- Knapp, Robert H. : 32-34, 41, 46-48, 106, 109-110, 136-138, 140, 155, 158, 164-165, 168-169, 172-202, 209, 214-215, 218-219, 223, 225, 227-229, 234, 243, 252, 255, 258, 260
- Lazarsfeld, Paul : 247-250, 256
- Life* : 42, 44-46, 48-49, 77, 86, 105-106, 115, 160, 224-225, 256
- Lindbergh, Charles : 159
- March of Time (The)* : 48, 257
- marché noir : 48-51, 143-144
- McCormick, Elsie : 34, 39, 41, 85, 224
- Miami Herald (The)* : 40-41, 74, 86, 105, 113, 135, 146, 175, 204, 233, 246
- Minot, George E. : 73, 76-78, 80, 119, 142
- NBC (radio) : 48, 256
- obligations de guerre (War Bonds) : 126
- OFF : voir Bureau des données et statistiques
- Office of Facts and Figures : voir Bureau des données et statistiques
- Office of Strategic Services : voir Bureau des services stratégiques
- Office of the Coordinator of Information : voir Bureau du coordinateur de l'information
- Office of War Information : voir Bureau d'information de guerre
- Opération Pastorius : 163
- origine des rumeurs : 121
- OSS : voir Bureau des services stratégiques
- Our Secret Weapon (CBS)* : 248-249
- OWI : voir Bureau d'information de guerre
- Pearl Harbor : 46, 67, 92, 105, 124, 178-180, 183-185, 187, 189
- Philippe, Jean : 177
- PolitiFact.com : 264-265, 267

L'invention du fact-checking

- Postman, Leo J. : 102, 189
Projet Rumeur (OFF) : 214, 217-218
propagande américaine : 49, 124-125, 155, 209, 212-213, 246
propagande blanche : 213
propagande ennemie : 27, 32-33, 35, 49-50, 93, 138, 157, 205, 211, 220, 233, 249
propagande noire : 213
Psychology of Rumor (The) : 10, 25, 189, 256
- Queen Mary* (paquebot) : 36, 107
- R ~ i x a : 259
radios à ondes courtes : 33, 68, 156
Reader's Digest (The) : 34-36, 39, 41-44, 46, 77, 85, 104-105, 108, 115, 224-225, 231, 256
Roosevelt, Eleanor : 151, 238-240
Roosevelt, Franklin D. : 19, 48, 89, 92, 124, 170, 178-180, 189, 205, 209, 240
rumeur :
 Catégories
 antibritannique : 105, 158, 172
 antisémite : 158
 anti-soviétique : 158
 d'anxiété : 218
 de curiosité : 219
 de fuite : 218
 de haine : 218
 de peur (fear or bogy rumors) : 164, 167, 173, 195, 205
 fausse : 147
 prophétique (pipe dream or wishful thinking rumors) : 161, 164, 172-173, 195
 sur la Cinquième colonne : 20, 158, 160-161
 sur la guerre sous-marine : 158
 sur la région du cap Cod : 158
 sur le gouvernement, les commerçants et les industriels : 158
 sur le rationnement : 158
 sur les groupes raciaux : 158
 sur les pays alliés : 158
 surnaturelles : 218
 typique de la Cinquième colonne : 162
 vraie : 146-149
 zizanie (wedge-driving rumors) : 164, 172-173, 195, 244
- Exemple
 achat de minerai américain d'argent : 151
 antibritannique : 152, 222
 antisémite : 37, 105, 147-148, 172, 222
 anti-soviétique : 37

Index

- bombardement de Pearl Harbor : 184
- Britanniques obligeant la prise d'empreinte digitale pour entrer à la Maison-Blanche : 152
- Britanniques responsables de la guerre : 105
- Britanniques s'enrichissant grâce à la guerre : 222
- café de contrebande : 49
- Churchill actionnaire de l'entreprise Krupp : 37
- citoyens de peau blanche tués et violés par des Amérindiens : 43
- détournement des dons de la Croix-Rouge : 161
- don de sang dangereux pour la santé : 22
- don de sang gaspillé : 21
- don de sang générant des stocks inaccessibles aux populations civiles : 21
- don de sang incompatible avec la couleur de peau : 22
- don de sang nécessitant une visite médicale payante : 21
- don de sang qui change la couleur de la peau des enfants à venir : 22
- don de sang qui transmet les maladies sexuelles : 21
- don de sang vendu : 21
- dons de la Croix-Rouge vendus : 161
- fausses annonces de décès : 162
- gaspillage de wagons-citernes : 149
- immoralité de la femme de l'ambassadeur soviétique : 37
- Immoralité des femmes soldates* : 152
- interrogatoires illégaux au cap Cod : 149
- livraison de marchandises aux Soviétiques retardées : 152
- marchandise de Boston trouvée à bord d'un sous-marin nazi : 37
- mitrillage de naufragés japonais par des avions américains : 231
- Mussolini demandant l'asile aux Suisses : 214
- navire de guerre sans canon antiaérien : 36
- pêcheurs italo-américains ravitaillant les nazis : 37
- pénurie de jambon causée par une livraison aux Soviétiques : 37

L'invention du fact-checking

- pertes militaires cachées : 81
- plages du cap Cod interdites d'accès : 81
- plages du cap Cod souillées de cadavres : 81
- plages du cap Cod souillées de pétrole : 81
- pneus de contrebande : 49
- prédiction de la fin du conflit avec le Japon par les astrologues : 37
- prédiction de la mort d'Hitler : 172
- prédiction de paix par les paris à Londres : 37
- Queen Mary* coulé : 36
- Queen Mary* en feu : 36
- Queen Mary* réservé aux soldats de couleur : 36
- Queen Mary* théâtre d'une mutinerie : 36
- rationnement de beurre : 236
- rationnement de chaussures : 143
- rationnement du cuir causé par les alliés : 148
- reddition d'un équipage de sous-marin nazi : 196
- retraits importants sur des comptes d'épargne de notables nazis : 196
- Roosevelt malade : 239
- rumeurs issues des radios étrangères sur les ondes courtes : 33, 156
- soldats alcooliques : 37
- soldats américains qui nettoieront Boston de ses Juifs : 37
- soldats de confession juive en permission : 147
- soldats de confession juive exemptés : 36, 105
- soldats de couleur destinés à des assauts-suicide : 37
- soldats étrangers sans entraînement : 237
- soldats revenus fous : 35-36, 45
- stocks alimentaires abandonnés plutôt que donnés aux Soviétiques : 37
- ticket de cinéma de Boston trouvé à bord d'un sous-marin nazi : 37
- tickets de rationnement en contrebande : 143
- Saltonstall, Leverett : 73, 99, 192
- sentinelle (rumor warden) : 39, 45-46, 50, 123, 127, 135-137, 139-141, 226, 230, 234
- Service de recherche sur la propagande (Division of Propaganda Research) : 41, 46, 123, 136, 138, 140, 169, 174-175, 191-192, 227-229
- source des démentis : 151-154
- source des rumeurs : 121-122, 135-136, 138-139, 141, 156-157, 162

Index

- Stern, Joseph : 40, 61, 64
Stern, L. William : 27-29, 170,
176-177, 257
Sweeney, Frances : 38, 43-45, 55,
80, 85-88, 92-94, 96-97, 99,
101, 103-110, 112, 115-117,
224, 228, 244
- taxinomie
1^{re}, en deux catégories : 155
2^e, en trois catégories : 157
3^e, en huit catégories : 158
- 4^e, en trois catégories : 163,
173
5^e, en cinq catégories (OWI) :
218
transparence : 251-252
- War Production Board :
voir Comité de production
en temps de guerre
- Wiswell, George C. : 69, 71, 192,
197, 202, 228, 243

TABLE DES ILLUSTRATIONS

| | |
|--|----|
| Illustrations 1 & 2. Fac-similé de la toute première chronique publiée par la Clinique des rumeurs : le début de l'article en une, la suite de l'article en page intérieure | 19 |
| Illustration 3. Fac-similé de la première chronique de la Clinique des rumeurs : exemple de double paragraphe rumeur-fait. La rumeur dit que la Croix-Rouge facture aux forces armées 25 \$ par pinte de sang collecté ; le colonel Ready réfute | 22 |
| Illustration 4. Fac-similé de la chronique du 20 décembre 1942, pour illustrer la structure immuable de la Clinique des rumeurs | 58 |
| Illustration 5. Fac-similé de la première chronique publiée par la Clinique des rumeurs, illustrée par un dessin de Joseph Stern. Une bulle des « rumeurs » grossit jusqu'à éclater sous l'aiguillon des « faits » devant une assistance satisfaite | 61 |
| Illustration 6. Fac-similé du dessin de Joseph Stern servant de tête de rubrique à la Clinique des rumeurs à partir de janvier 1943 : un rouleau compresseur de « faits » écrase des « mensonges » et un « colporteur de rumeur ». En bas à droite apparaît la mention « Approuvé par le Comité de salut public du Massachusetts » – d'un côté c'est drôle ; de l'autre ça ne l'est plus | 64 |

L'invention du fact-checking

- Illustration 7. Fac-similé d'une photographie publiée dans la cahier dominical du quotidien, sur papier glacé. Le cliché représente les membres d'une réunion d'octobre 1942 du Comité éditorial... mais celui-ci est élargi aux « officiels et spécialistes qui participent au travail de la Clinique des rumeurs du Boston Herald Dimanche », y compris le gouverneur qui trône au milieu de l'assemblée 72
- Illustration 8. Fac-similé de la morasse du 16 mai 1943, portant exceptionnellement la mention « Épreuve non corrigée » et faisant apparaître une gréliche : « 74 DIMANCHE 74 CLINIQUE DES RUMEURS – DIMANCHE MATIN – TÊTE DE RUBRIQUE – MORASSE POUR BUXTON & GAVIN » 76
- Illustrations 9, 10 & 11. Trois couvertures du journal de Frances Sweeney, le *Boston City Reporter*. Magazine périodique de quatre pages, publié entre 1942 et 1946. N° 5 (janvier 1943), n° 8 (aout 1943), n° 9 (janvier 1944) 97
- Illustration 12. Fac-similé de la page de dédicace du livre *Boston Boy* de Nat Hentoff, publié 40 ans plus tard, en 1986 : « Pour Frances Sweeney, rédactrice en chef du City Reporter de Boston, pour qui j'ai écrit des reportages sur l'antisémitisme et qui est, de toutes les femmes de Boston, celle que j'ai le plus admirée, parfois crainte, et ridiculement aimée. » 113

REMERCIEMENTS

Rédigé entre 2017 et 2024, ce travail a bénéficié d'une conjoncture particulière où la bienveillance a disputé à la curiosité. Je voudrais remercier toutes les personnes croisées au cours de ce voyage scientifique, car celui-ci leur doit à chacune une part de son succès.

Le personnel du Centre d'archives de l'université Harvard pour leur aide technique et leur patience.

Le personnel de la bibliothèque de l'université Duke (en particulier « Elisabeth » du service des Special Collections), pour la mise à disposition de documents liés à Frances Sweeney.

Le personnel de la Bibliothèque publique de Boston (en particulier John J. Devine, Jr. du Research Services Department).

Le personnel de la Bibliothèque de l'université Paris VIII « Vincennes à Saint-Denis » (et en particulier Françoise Chevalier) pour leur aide en matière de base de données bibliographiques.

Le personnel du Service « Copyright » de Time-Life Inc., (en particulier « Amy ») pour les recherches souterraines qu'elle a réalisées sur les clichés de Bernard Hoffman.

Meredith Kirkpatrick, bibliothécaire à l'université de Boston et biographe, pour les nombreuses et judicieuses informations qui m'ont fait gagner du temps et pour son attention bienveillante qui m'a accompagné dans les étapes de la recherche américaine.

L'invention du fact-checking

Charles R. Gallagher, S.J., maître de conférences en histoire au Boston College, pour les entretiens chaleureux que nous avons eus, qui m'ont confirmé dans mes intuitions et ouvert des pans d'archives que j'ignorais.

Le Conseil national des universités, 71^e section, pour l'octroi d'un semestre sabbatique qui m'a permis de me lancer dans l'aventure.

L'université de Paris VIII pour son soutien financier (Direction de la recherche, Conseil académique).

À l'université de Paris VIII, mes collègues de l'Unité de formation et de recherche en « Culture et communication » pour leur soutien amical, ainsi que mes collègues du Centre d'études sur les médias, les technologies et l'internationalisation pour les conversations et les présentations

À l'université de Paris II, mes collègues du Centre d'analyse et de recherche interdisciplinaires sur les médias qui m'ont accueilli comme chercheur associé.

À mes collègues du CELSA-Sorbonne Université et du GRI-PIC qui m'ont accueilli avec chaleur et générosité.

Frédéric Lambert (université de Paris II), Bernard Darras (université de Paris I), pour leurs encouragements et leur amitié, ainsi que Claire Blandin, Marc Lits, Joëlle Le Marec, Tristan Mattelart, Serge Proulx, membres du jury de soutenance de l'habilitation à diriger les recherches, devant lequel ce travail a été présenté en premier.

Sarah Mayo, journaliste et femme d'affaires, pour son amitié et son accueil au cap Cod, et Christopher Bakerlee, généticien évolutionniste (université Harvard), pour son généreux et amical accueil à Boston.

Alma, Damas, Julie, Rémy, Claire, Heidi, Jean-Luc, et tous les autres que je n'oublie pas et qui font mon monde.

TABLE

| | |
|--|----|
| La boîte numéro cinq | 9 |
| Introduction. Lutter contre la rumeur | 15 |
| I. Le quart d'heure de célébrité de la Clinique des rumeurs de Boston | 31 |
| Mars 1942 : c'est d'abord rumeur légère | 31 |
| Septembre 1942 : le <i>Reader's Digest</i> et les premières marches de la notoriété | 34 |
| Octobre 1942 : <i>Life</i> y consacre un reportage photographique | 42 |
| Novembre 1942 : la radio et le cinéma font de la surenchère | 47 |
| Décembre 1942 : Superman | 51 |
| II. Les 391 rumeurs de la Clinique | 57 |
| Esprit de sérieux et illustrations, mélange doux-amer | 59 |
| Un « Comité de salut public » pour faire autorité | 63 |
| Un « Comité éditorial » pour assoir la légitimité | 69 |
| Qui sont les rédacteurs de la Clinique ? | 74 |

L'invention du fact-checking

| | |
|---|-----|
| III. L'histoire de l'héroïque Frances Sweeney..... | 85 |
| La militante de l'antisémitisme..... | 87 |
| La journaliste engagée..... | 92 |
| Son implication dans la Clinique des rumeurs..... | 104 |
| Sainte-Frances-des-Antifas..... | 112 |
| IV. De la commère à l'indic..... | 119 |
| Effacement des sources et patriotisme de chambre..... | 120 |
| Anonymat, véracité, sentinelles et catégorisations..... | 127 |
| Les sentinelles de l'été 1942..... | 135 |
| Une routine se met en place, définissant en creux la rumeur..... | 141 |
| Des statistiques de la rumeur, illustratrices et révélatrices..... | 155 |
| V. Les spécialistes..... | 167 |
| Les inséparables..... | 169 |
| Les expériences de laboratoire..... | 176 |
| La trahison..... | 187 |
| VI. Une disparition jouée d'avance..... | 203 |
| Un projet journalistique non sans critique..... | 203 |
| La secrète férule des services secrets..... | 208 |
| La dernière chronique, 5 décembre 1943..... | 230 |
| Conclusion..... | 243 |
| Autosatisfaction..... | 244 |
| La faute à Lazarsfeld..... | 248 |
| Le public des cliniques des rumeurs..... | 253 |
| La victoire éditoriale de Gordon W. Allport..... | 256 |
| Épilogue. <i>Fake news</i> , <i>fact-check</i> et « vérif »..... | 263 |

Table

| | |
|-----------------------------------|-----|
| Notes | 269 |
| Sources | 313 |
| Index | 331 |
| Table des illustrations | 339 |
| Remerciements | 341 |